

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

**Correspondance
avec André
et Colette Jéramec**

PRÉSENTÉE PAR GIL TCHERNIA
ET JULIEN HERVIER

nrf

GALLIMARD



Nous tenons à remercier très particulièrement M. Jean M. Alouf dont les talents de documentaliste ont été providentiels.

Plusieurs personnes qui lui ont facilité la tâche sont associées à ces remerciements :

M. Jean Bailbé, professeur à l'Université Paris-IV.

M. Claude Jourdan, directeur général de l'Institut des Sciences politiques.

M. Jacques Lemarignier, de la B.P.I.

Nous remercions également M. Philippe Heilbronn et Mme Olesia Sienkiewicz.

Les Éditions Gallimard sont reconnaissantes au Secrétariat d'État aux Anciens Combattants et Victimes de la guerre et à la Mission permanente aux Commémorations et à l'Information historique en ce qui concerne Jacques Carteron et Bernard Lallier.

ANDRÉ (1893-1914)
PIERRE (1893-1945)
COLETTE (1896-1970)

Préfaces

I. COLETTE JÉRAMEC

Pour moi, le souvenir de Colette est toujours lumineux. Elle fut l'amie fidèle. Elle était toujours prête à aider et elle savait aimer même les plus incertains de ses amis. Elle voulait toujours oublier leur ingratitude. Je songe à tous ceux qui faisaient appel à elle et qu'elle a toujours secourus. Aucune plainte. Aucun reproche. Elle semblait oublier ses aides. La discrétion absolue.

Philippe Soupault, 1988.

Si on n'avait pas tant parlé de votre intelligence, on aurait parlé de votre beauté.

Suzanne Orban,
lettre à Colette, non datée.

Ce maladif goût du risque, c'est sans doute ce qui m'a si longtemps attachée à Drieu. Avec qui je croyais le partager. Mais ne l'affectait-il pas seulement?

Colette, 1950.

Les lettres de Colette à Pierre Drieu la Rochelle ont brûlé vers 1955 lors de l'incendie d'un garde-meuble où Jean Drieu la Rochelle, alors architecte à Tunis, avait entreposé les affaires de son frère. Nous ne disposons que de quelques brouillons de lettres, souvent difficiles à dater. Il est impossible de savoir quelles versions, quelles lettres, furent finalement envoyées à leur destinataire. Parfois ces brouillons se prolongent par des notes personnelles, ébauche d'un journal qui ne sera jamais régulièrement tenu mais toujours repris pendant les périodes les plus difficiles : avant et pendant son mariage

avec Pierre; au moment d'un accident grave survenu en 1931 qui l'immobilisera plusieurs mois; pendant la Deuxième Guerre; après sa séparation d'avec Paul Tchernia. Drieu, ou son souvenir, sont rarement absents de ces notes.

Parallèlement, entre 1965 et 1970, pendant les dernières années de son existence, Colette commence à classer les lettres de Pierre et à écrire un texte de présentation — en même temps qu'elle écrit ou réécrit des textes concernant son enfance. Il est clair qu'elle souhaitait la publication de ces textes : « C'est un Drieu inconnu, que, je crois, je montre ici. » Lors de nos derniers entretiens, qui malheureusement furent brefs — j'étais hospitalisé et elle allait l'être —, elle me demanda d'être son exécuteur testamentaire et de disposer librement des papiers qu'elle laissait. Souhaitait-elle que je tente d'achever ce travail dont j'ignorais l'existence? Colette ne demandait jamais rien explicitement et comptait sur l'intuition d'autrui. Je pense, j'espère avoir répondu à un vœu non formulé. J'ai délibérément privilégié les textes concernant son enfance. Il est impossible de comprendre l'attachement de Colette pour Drieu sans référence à ce contexte : petite fille moralement martyrisée par sa mère, honteuse d'être, elle va, à quinze ans, vivre son premier amour et l'espoir d'une évasion proche. La guerre — et Drieu — sauront briser cet élan.

L'ENFANCE

Gabrielle Picart était méchante et probablement folle. Des neveux octogénaires se souviennent encore de la crainte qu'elle inspirait. Enfant, elle se lève en pleine nuit pour saccager la robe de sa sœur, invitée sans elle à un bal masqué. « Elle sortit subrepticement de la chambre où elle dormait avec ses sœurs, descendit dans la pièce où la robe, enfin terminée, était protégée par une toile blanche, la coupa en fines lanières, remit la toile en place et remonta dormir, apaisée. » Adolescente, elle jette son dévolu sur Édouard Jéramec, cousin germain, plus âgé qu'elle de quinze ans. Il est bien connu dans la famille qui suit avec intérêt sa brillante carrière : orphelin, élevé par un oncle riche, ancien bibliothécaire de Louis-Philippe, il a collectionné les prix aux concours généraux, a été reçu à Polytechnique et continue de travailler d'arrache-pied. Il aime ailleurs, et ne veut pas entendre parler de ce mariage. Gabrielle use de tous les moyens : « Entre les grèves de la faim, les supplications, les départs et les drames, deux ou trois ans passent. Ma mère a vingt

ans. Son orgueil plus que jamais est en jeu. » La famille, d'abord réticente, poussera Édouard dans ses bras : « Ma grand-mère qui était bonne ne savait pas résister à cette enfant bizarre et capricieuse. » Le mariage aura lieu en 1883. « Elle était extrêmement fière de ce mariage gagné par sa seule volonté et le racontait volontiers. Curieuse noce qui eut lieu, dit-on, à la synagogue, au temple et à l'église ¹ avec un mari furieux de toutes ces cérémonies, qui lui tournait le dos et refusait toute conversation. »

Gabrielle s'installe, régente mari et domestiques, impose des économies d'alimentation et de chauffage. Pierre, le premier enfant, né en 1884, blond et grand, meurt à quatre ans d'une méningite. Gabrielle multiplie les recours médicaux et religieux pour avoir d'autres enfants. Elle en aura deux, après des grossesses et des accouchements difficiles, André en 1893, Colette en 1896, petits et bruns. Elle ne les acceptera jamais. « " Je n'ai pas de chance avec vous, quand je pense à ce qu'était mon petit Pierre, beau, intelligent et grand... " Cet enfant que, disait-on, elle avait réellement aimé. » Fatiguée, Gabrielle séjourne souvent en maison de repos. Lors de l'un de ses retours, Colette ne la reconnaîtra pas : « Mon premier souvenir : la sonnette tinte, je suis à mon poste, surveillant l'entrée derrière la porte vitrée de la salle à manger. J'écarte doucement les rideaux verts... Je regarde en oblique le couloir obscur... Une grande femme s'avance en titubant, vêtue d'une longue robe de percale blanche à fleurs mauves, un haut empiècement d'où sortent des manches ballon et, en bas, des plis creux, si grands, si larges... J'ai peur de ce long corps, de ce visage osseux et blanc, creux... Avec cérémonie, on amène le grand corps blanc dans la chambre de ma mère. On l'étend, on m'appelle. Je m'approche à contrecœur. " Comment, tu ne reconnais pas ta mère ? " J'ai quatre ans. Je refuse obstinément d'embrasser cette femme que je reconnais maintenant... Je lui en veux... Je pleure et je m'enfuis, pleine de confusion et d'amour. Que m'a-t-elle fait pressentir ? Cette image tenace me poursuivra des années. Le soir, seule, je pleurerai de peur et de rage, je pleurerai mon premier péché contre l'amour. »

« À chaque faute, à chaque demande de jouet, plus tard : " Tu

1. Les rapports de Gabrielle et d'Édouard avec la religion furent étranges : élevés dans la religion juive, non pratiquants, ils envoyèrent André et Colette au catéchisme et à l'église catholique. Ceux-ci firent leur première communion. Mais les parents eux-mêmes ne se convertirent qu'en 1915, après la mort d'André.

es une enfant qui ne reconnaît pas sa mère, qui n'aime pas sa mère. » Cette phrase, dont ma mémoire saisit encore les intonations. »

Gabrielle, dans l'appartement du boulevard Malesherbes, ne se lève pratiquement plus, ordonne de son lit, et reçoit quatre fois par jour ses enfants dans la pénombre. Rarement, elle va partager leur repas. « Elle me regardait longuement alors que nous venions de nous mettre à table. Elle bougeait ses couverts sans manger. Muette et immobile, je tremblais. " Ah non, je préfère ne pas manger que de te regarder, tu es trop laide. " Elle retournait dans sa chambre. »

André est voué aux gémonies parce qu'il apprend difficilement à lire alors que Pierre savait lire à trois ans. On découvre avec retard la raison de ces difficultés : une myopie grave, évolutive; « quand tu seras aveugle », lui dit Gabrielle.

Édouard travaille, s'éloigne de plus en plus à travers les conseils d'administration et quelques liaisons. Sa vue est de plus en plus mauvaise. Il deviendra progressivement aveugle pendant la guerre. André et Colette organisent leur survie dans un attachement réciproque sans cesse renforcé par les attaques maternelles. Ce frère aîné attentif, ferme et timide, est pour Colette le recours quotidien. « La pièce où on nous laisse vivre mon frère et moi est contiguë à la chambre. Nous sommes là, parlant bas, jouant peu. Tout bruit est interdit. Si on nous surprend jouant ou riant, si notre présence est perçue à travers la porte, on sort pour nous réprimander. Nous sommes des enfants sans cœur qui s'amuse derrière la cloison où repose leur mère malade. L'appartement est très grand et largement conçu comme l'étaient les maisons du siècle dernier... La seule pièce disponible pour nous est cette vaste salle à manger qui doit être un repaire de silence. Il y a bien deux salons, un bureau. L'accès en est interdit. Quant à nos chambres, elles ne sont pas chauffées. L'argent, les nombreux domestiques, les transports gratuits, rien ne manque pour rendre la vie confortable. Mais ceci est l'économie bien comprise des bourgeois. Les trois quarts de l'appartement restent fermés sauf pour les rares réceptions... Nous voilà donc condamnés au tête-à-tête perpétuel avec la grande table en chêne et une monumentale armoire hollandaise... D'immenses portes ouvrent, ou plutôt ferment, sur l'interdit : d'un côté de la cheminée, c'est la porte du Sanctuaire. De l'autre, les portes vitrées aux rideaux complaisants. Telle est notre prison. Pendant des années, nous y grandirons, travaillerons, souffrirons, et tenterons de lire et rarement de rire.

Quand notre gros esquimau ¹, mal adapté à ce silence, commençait à grogner de plaisir, nous nous réfugiions avec lui dans un large sas qui séparait la cuisine et l'office du reste de l'appartement. Ce coin obscur absorbait les bruits. Nous pouvions jouer en paix un temps limité, dans cet espace limité. Le bonheur était là. »

« Combien d'années passèrent où ma mère fut toujours couchée... Trois, je crois. Quand enfin elle se décida à se lever, notre prison cessa d'être sûre. Jamais nous ne savions si sa porte n'allait pas s'ouvrir soudain, pour dire : " Alors, André, tu n'es pas capable de lire; Colette, ta robe est mal mise et tu es mal coiffée. " »

Aux repas, certains rites sont sévèrement observés : « Il faut bien se tenir, être silencieux sauf quand on vous interroge, manger de tout – sinon cela sera resservi au repas suivant... L'apparition des cartes d'alimentation pendant la guerre (de 40) n'a fait que réveiller en moi de vieux souvenirs. Quoique invisibles, ces cartes avaient été inventées par les bourgeois bien avant l'Occupation pour leurs domestiques et leurs enfants. La viande est servie avec élégance, coupée fine " comme du papier à cigarettes ", et la bonne éducation impose de n'en pas reprendre... Je ne souffrais pas trop de ce régime, mais quel drame pour mon frère qui, affamé, allait après son travail, au risque des foudres à venir, finir les plats. On imagine mal l'envie sauvage de l'enfant riche, enfermé, brimé, privé d'air, de vie, pour le voyou qu'il aperçoit de loin dans la rue et qui peut crier, rire, se salir... »

Quelques adultes, conscients du drame qui, lentement, se noue, vont tenter d'intervenir, se heurtant parfois à l'hostilité organisée et intelligente de Gabrielle : Élise Weyer, ancienne institutrice de Pierre Jéramec, restée comme gouvernante, dont Gabrielle tentera de faire échouer le mariage; Jeanne Millerand, « Tante Jeanne », épouse d'Alexandre Millerand, ami proche d'Édouard; Lucy Hartmann, peintre et femme d'un chirurgien connu; René Mignot, médecin de famille. Colette leur manifestera jusqu'à leur mort le plus grand attachement. Leur tâche ne fut sans doute pas facile : Colette, blessée, honteuse, s'est murée très tôt dans une sauvagerie silencieuse que la grand-mère Picart, trop tard consciente des conséquences du mariage qu'elle avait favorisé, ne pourra contourner. « La honte, la honte, c'est le tissu de ma jeunesse. Honte de mon visage à la peau mate, de mes cheveux noirs et frisés, de ma manière de parler ou plutôt, de me taire. »

1. Il s'agit de Mocou, chien esquimau, fidèle compagnon des deux enfants pendant des années, que Gabrielle enverra un jour sans prévenir, ni expliquer, finir sa vie enchaîné dans une ferme.

On conçoit les difficultés de Colette pour répondre aux injonctions de Drieu : « Soyez orgueilleuse et fière. »

L'ADOLESCENCE

1911-1913. André, étudiant en droit de dix-huit ans, commence à affirmer son indépendance et élargit les horizons de Colette qui a quinze ans. Il l'emmène partout et la présente à ses camarades, en particulier à Pierre Drieu la Rochelle. Colette est déjà mise par Gabrielle sur le marché du mariage bourgeois. Elle aime Pierre. Même André, qui impose son ami à ses parents en dépit de la faillite d'Emmanuel Drieu la Rochelle, ne le sait pas vraiment.

« Au milieu du pont, ce grand garçon blond nous a arrêtés, mon frère et moi. Il est grand, trop grand; il se penche pour nous parler; il est blond, ondulé, une peau de jeune fille; la bouche drôlement relevée d'un côté. Il me semble un peu ridicule. Mais André se fâche : " Voilà bien les filles! C'est le plus intelligent et le plus doué de mes camarades! D'ailleurs tu le verras. " Je le vis, je le vis beaucoup, je le vis trop. Je le moquais souvent, mais l'admiration de mon frère s'infiltrait en moi. Il était charmant, rougissant quand je n'étais pas d'accord avec eux. Car mon frère et lui n'étaient plus deux garçons mais un bloc devant moi. La petite fille malheureuse avait ce havre : un frère qui lui passait tout, ne la laissait jamais, la mêlait à toute sa vie d'adolescent et l'avait doucement imposée à tous. Seule fille égarée dans le groupe de jeunes mâles, ses aînés de trois à cinq ans, adoptée, acceptée, elle jouait comme eux, parlait leur argot, ignorait la peur, la fatigue. Mais chacun restait chacun et personne ne me prenait mon frère. Pour Drieu, mon premier sentiment fut la jalousie. Peu à peu lui aussi deviendra jaloux de moi.

« Auprès des parents son nom plaidait, puisque noble, en sa faveur. Mais non son prénom... L'interdit fut de suite jeté. Personne ne peut prononcer ce nom de Pierre chez moi. Le nom du frère aîné mort. Toute ma vie je l'appellerai Drieu. L'interdit était si fort que même mes parents n'en firent jamais la remarque.

« L'estime, que maintenant nous étions deux à lui porter, gagna, je ne sais comment, mes parents. Peut-être voulaient-ils le fâcher avec moi ou seulement vexer mon frère : ils se mirent à nous le donner en exemple. Son exaspération nous empêcha de lui en tenir rigueur pendant ces repas où, à défaut de remplir le vide des plats — on ne

mangeait rien chez ces grands bourgeois riches —, il tentait de remplir les vides de la conversation. Il venait presque chaque jour, à pied de chez lui car il n'avait pas d'argent pour le tramway, et aussi parce qu'il aimait marcher. Plus tard, quand je fus amoureuse, je regardais du balcon du cinquième sa grande silhouette à la démarche rapide et souple se profiler au loin sur le boulevard. Mes parents s'imaginèrent, tant il savait séduire chacun, qu'il venait un peu pour eux.

« J'atteignais quinze ans et il fallait en hâte se débarrasser d'une fille bizarre. Mon gros esquimau est dans l'entrée, sage et mécontent, comme je le suis le dimanche, " le jour de ma mère " ; ce jour-là, on le choisit pour me présenter un prétendant, ou plutôt pour m'exhiber devant lui et des dames assemblées autour du thé, faisant des cercles autour de moi... maquerelles prêtes à vendre une jeune vierge... Le prix était bon : il était comte, l'aubaine : mes parents, père et mère d'une comtesse. Mais la future est roide et revêche, le silence même. Pas une syllabe, qu'elle le veuille ou non, ne passe le mur de ses lèvres. M'avait-on prévenue ? Je l'ai oublié. Je ne me souviens que de cette impossibilité physique de prononcer même un non et du bouillonnement intérieur qui me bouleversait... Cette sauvage qu'on voulait mettre dans les bras de cet homme mondain et qui osait se taire là, devant tous. La honte toujours était mon partage, honte de cette ridicule inhibition.

« Renonçant à la noblesse — tant pis —, on se tourne vers le sémitisme. Mais quel ? Le beau-frère d'un Rothschild. Il est plus jeune, plus vivant, il passe pour beau garçon. Pas même au courant, cette fois, je le regarde sans hostilité, avec indifférence... Il part avec mon frère au Havre pour le lancement d'un transat. Au retour, je m'aperçois qu'il déplaît violemment (à mon frère)... Retrouvé trente ans après à un enterrement, l'antipathie revient aussitôt avec une force accrue dont l'évidence fait rire mes deux fils.

« Il y eut un troisième avant la guerre, homme charmant à qui je garde une profonde gratitude. À lui, je dis que je l'estimais, et que j'aimais Drieu. Il s'efforcera, officier et bien placé, de me faire parvenir des nouvelles de ce caporal d'infanterie, rencontré par hasard, blessé et revenant du front ¹. La petite jeune fille, bien avant

1. Il s'agit d'André Léauté qui écrit de Soissons, le 24 août 1914, à Colette : « Ma chère Colette, Drieux [sic] a été légèrement blessé. Ça ne paraît pas grave. C'est un éclat d'obus qui l'a atteint dans les cheveux. Le major croit que, dans quelques semaines, il n'y paraîtra plus. Il est dirigé sur Rouen ; il y arrivera demain matin. Croyez à mon affectueux dévouement. Léauté. »

la guerre, ne pensait plus qu'à ce grand garçon. Nous étions partis en vacances avec d'autres. Je ne voyais plus que lui.

« Bien avant la guerre : grand drame dans la famille. Une bonne amie vint dire à mon père que celui de Drieu avait fait une faillite frauduleuse. « On ne peut plus recevoir ce garçon. Il n'a plus le droit de vivre tant qu'il n'aura pas réparé les torts de son père. On ne reçoit pas le fils d'un failli. — Mais, dit mon frère, nous l'avons invité pour les vacances. — Eh bien, tu lui expliqueras pourquoi on ne veut plus de lui. » Ainsi le phénix devint un monstre.

« Mon frère, si doux et si simple d'apparence, était, lorsqu'il le fallait, d'une fermeté sans égale. « C'est bon, dit-il, c'est moi qui irai passer l'été chez lui. » Ils durent céder. Il vint.

« 1913. Nous allâmes au Mont-Dore, où de stupides fêtes de famille lui firent sentir qu'il n'était pas comme eux — vêtus de costumes de grands faiseurs — et qu'il manquait des douzaines de cravates requises. Par réaction contre, parce que depuis longtemps, sans en être consciente, j'étais amoureuse, j'approuvais tout de lui.

« Après cet affreux séjour, il vint avec nous à Pougues¹. Plus libres, nous nous embrassions entre deux portes et dans un bateau, sur le lac minuscule où un pont nous dérobaît à toute indiscretion. À Paris ce fut plus difficile. Sous je ne sais quel fallacieux prétexte, et à force d'obstination, j'avais obtenu les clefs d'une chambre de domestique au 6^e. Près du personnel, isolée de mes parents, quel bonheur ! Bien entendu, il était hors de question que je puisse l'y faire venir, mais là, je pouvais lui écrire en paix, et nous échangeions nos lettres pendant des tête-à-tête de quelques secondes. Pour garder les siennes, je descellais le bois sous la fenêtre mansardée et y creusais un trou.

« Je retrouverai, prisonnière à Drancy, ces réflexes de mon enfance et je penserai parfois n'être pas plus malheureuse dans ce camp que je ne l'avais été alors.

« J'avais inventé la Sorbonne. Le chauffeur, faute de duègne, me menait partout. Je n'avais pas le droit de faire un quelconque trajet à pied. Mais la Sorbonne a plusieurs portes et le jeu était facile. Nous nous retrouvions dehors sur un banc, faisons parfois une promenade en taxi si j'avais de l'argent.

« Je me croyais très avertie, j'étais ridiculement innocente, je désirais devenir sa maîtresse. Je désirais surtout avoir un enfant de lui

1. L'ordre chronologique de ces deux séjours ne correspond pas aux indications données par Drieu : cf. p. 98, 104, 109 et 112.

pour faire pression sur ma famille et l'épouser. Mais en ce temps, pas si lointain, un jeune homme se serait déshonoré et surtout aurait cru déshonorer une jeune fille en couchant avec elle. Je dus me contenter de ses baisers et de l'assurance si tendre qu'il me donnait de son amour. C'était un petit garçon alors; il devait, hélas, devenir très vite adulte à la guerre¹. »

L'embellie sera de courte durée. Le jour de la déclaration de guerre, Drieu écrit à Colette: « Nous ne pouvons plus parler d'amour. » André est porté disparu trois semaines plus tard. Colette s'enfonce dans l'horreur avec comme seul phare son amour pour Pierre qu'elle préservera bien au-delà de l'évidence de l'échec. Gabrielle la harcèle, drapée dans ses voiles noirs, exhibant son deuil. En 1916 Édouard se suicide en accusant sa femme et sa fille de l'avoir délaissé.

Il faut au long du présent recueil percevoir Colette à travers les réponses et les questions de Pierre, souvent plus préoccupé d'obtenir des recommandations que de manifester son soutien.

Elle sera toujours fidèle au souvenir de ce premier amour; jusqu'à la mort de Pierre, et au-delà puisqu'elle s'occupera chaque fois que nécessaire, en étroite cohésion avec Jean, le frère de Pierre, de l'œuvre de Drieu.

Gil Tchernia

1. Ces textes ont probablement été écrits en 1969.

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

Correspondance avec André et Colette Jéramec

Le *Journal 1939-1945* de Pierre Drieu la Rochelle présentait l'ultime témoignage d'un intellectuel fasciste. La *Correspondance avec André et Colette Jéramec* nous livre ses premières pages, où l'on voit se construire, à travers la double expérience de l'amour et la guerre, une personnalité que sa fascination pour la force expose à toutes les tentations et à tous les dangers.

Inventives et cocasses, les lettres à André, le camarade de Sciences Po, manifestent un sens ludique du langage, un goût parodique pour les sophistications de l'esprit « fin de siècle ». Mais le jeu sera bref : avoir vingt ans en 1913, c'est faire partie d'une génération où l'on rêve d'héroïsme et de grandeur nietzschéenne dans l'ignorance ingénue du carnage à venir. Unis dans un même patriotisme, Pierre et André se retrouvent en pantalons rouges devant les mitrailleuses allemandes de Charleroi. Dès ce premier combat, André meurt et Pierre est blessé.

Au tragique de l'Histoire s'ajoute le drame intime. Chez les Drieu comme chez les Jéramec, la vie de famille est un enfer. Colette, la sœur d'André, croit trouver le salut dans son amour pour Pierre. Celui-ci y répond d'abord par la passion, puis par une indifférence intéressée, avant de conclure avec elle un mariage condamné à l'échec. Leur rapport complexe d'amour et d'amitié, que Drieu présenta trop souvent sous son plus mauvais jour, apparaît enfin dans sa vérité grâce à cette correspondance que seule la mort interrompra.



9 782070 733637



93-XI A 73363 ISBN 2-07-073363-7

250 FF tc